

À la représentation, Lou-Maria Le Brusq préfère l'apparition. Convoquer plutôt qu'imposer, sans aucun doute : nul désir, nulle tentative, donc, de forcer le cloisonnement de quoi que ce soit — fût-ce une figure qui s'impose, fût-ce une pensée qui traverse — dans les limites d'une peinture. Et Lou-Maria d'apparier la main à l'esprit : la « main qui connaît l'image<sup>1</sup> », dit-elle, à l'esprit qui l'impulse, pour ménager un espace, si ce n'est un refuge, propre à laisser advenir ses habitants, et qu'importe qu'ils ne s'avancent qu'avec la souplesse d'un spectre. Le régime du visible, dans ses peintures, sera donc avant tout une affaire de hantement plutôt que de hantise<sup>2</sup>.

Ainsi Lou-Maria gère-t-elle d'abord des fonds par taches qui, ne révélant aucune idée préconçue, s'entêtent à n'ouvrir que des possibles. C'est de l'intuition, de la brèche en formation. Elle-même parle d'un « pressentiment des sens qui se loge dans l'émotion », d'un « amour immense qui échappe à la passivité de l'œil »<sup>3</sup>, et l'on comprend aisément tout cela en regardant activement. Aux pastels secs comme aux pigments, dans un laisser-aller entre le net et le flou, en enlevant ou en ajoutant de la matière, en soulevant et en grattant, c'est selon, Lou-Maria prépare la toile de fond d'un récit encore à venir et certainement pas déjà écrit.

Il y aura forcément au bout du chemin un exaucement, comme le pouvait le formuler Cristina Campo, dont les mots accompagnent Lou-Maria dans ces moments d'errances picturales, qui ne vont jamais sans une forme de dévotion et d'engagement : « Mais assurément, à qui comble ainsi/d'hypothèses le désert/ d'images l'obscur nuit, mon âme/à celui-là il sera dit : tu as reçu ta récompense<sup>4</sup>. »

Sans cela, on se dirait : à quoi bon, alors, faire des images si ce n'est que pour les évider, pour leur refuser tout don de quelque peinture ? C'est que dans l'esprit de Lou-Maria, il est avant tout question d'hospitalité, de faire place à certaines formes de cohabitations dans des espaces nécessairement transitoires, comme le sont la mer, la montagne ou le bois. Voilà autant de lieux imprécis et aux frontières toujours mouvantes et insaisissables, tels que ceux qui peuplent la Bretagne mutique, profonde et sans âge où s'imprègne la peintre pour mieux en rendre les couleurs et les mystères. Il s'agit alors de prendre rendez-vous, de faire cercle avec ces habitants qu'il vaut mieux considérer comme des créatures que comme des êtres à proprement parler. Il faut cheminer, et attentivement, pour ne rien rater de ce qui demande une telle hospitalité et une certaine reconnaissance : « À chaque arrêt nous chantons un nouvel ami, à chaque arrêt nous pleurons

1 Lou-Maria Le Brusq, notes inédites.

2 Comme l'estimait Georges Didi-Huberman d'après Aby Warburg. Georges Didi-Huberman, *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Minuit, 2002.

3 Lou-Maria Le Brusq, *Malédiction*, Rennes, RAG Éditions, 2024, p. 17.

4 Cristina Campo, *Le Tigre Absence*, trad. fr. Monique Baccelli, Orbey, Éditions Arfuyen, 2023, p. 21.

une ombre<sup>5</sup> », écrit encore Lou-Maria dans l'un de ses poèmes. Ami, ombre ; au fond, tout mérite un accueil, car il n'y a pas une existence mais des « modes d'existences<sup>6</sup> », pas forcément proches du nôtre, mais qui méritent tous d'être sensualisés et compris dans leurs qualités intrinsèques, dans ce qui assure leur unité comme leur porosité à d'autres existences.

La poésie, on l'aura compris, n'est pas étrangère à tout cela — elle y préside en fait. Ce n'est pas innocent : on retrouve chez le poète anglais Dylan Thomas une telle nécessité, lui qui affirmait qu'« un poème [...] a toujours besoin d'un foyer d'images, parce que son centre est ce foyer d'images<sup>7</sup>. » Toujours est-il, comme il l'affirme plus loin, que « chaque image contient en soi la graine de sa propre destruction<sup>8</sup>. » Faire foyer, donc, tout en tenant compte de la possibilité d'une érosion, d'un gaspillage, d'un échange entre ce qu'on prend et ce qu'on laisse. Ce qui revient au fond à parler, comme le fait Lou-Maria en songeant à ce que peut être la poésie et ce qu'elle dépose dans la peinture, d'une « splendeur gratuite<sup>9</sup> ».

— Guillaume Blanc-Marianne

---

5 Lou-Maria Le Brusq, *Malédiction*, op. cit., p. 8.

6 Selon l'expression d'Etienne Souriau, *Les différents modes d'existences*, Paris, PUF, 2009.

7 Dylan Thomas, *L'œuvre poétique. I. Le code de la nuit*, trad. fr. Hoa Hôi Vuong, Orbey, Arfuyen, 2024, p. 11.

8 *Ibid.*, p. 12.

9 Lou-Maria Le Brusq, notes inédites.